

in "Essais sur le langage, logique et
sens commun", 1998,
Editions Universitaires, Fribourg, Suisse : 53-81

Les représentations cognitives du langage sont-elles universelles?

JEAN-PIERRE DESCLÉS

A Evandro Agazzi

Nous pouvons partir de la remarque de G. Frege sur la traduction:

«Il est vrai que nous pouvons exprimer la même pensée dans différentes langues; mais le harnachement psychologique, l'habillement de la pensée sera souvent différent. C'est pourquoi l'apprentissage de langues étrangères est utile pour l'éducation logique. En voyant que la même pensée peut être exprimée de différentes façons, nous apprenons à mieux distinguer l'écorce verbale du noyau auquel, dans toute langue, elle est organiquement liée. C'est ainsi que les différences entre les langues peuvent faciliter notre saisie de ce qui est logique.» (FREGE 1969, p. 154)

Frege pose clairement le problème mais en prenant partie. Il affirme d'emblée qu'une «même pensée» est simplement habillée par les expressions linguistiques dans les langues et cet habillage de la pensée rend un peu plus difficile l'accès à un noyau qui ne serait recouvert que par une écorce verbale, mais ce noyau commun et indépendant des langues a une existence (au moins mentale) qui lui est propre. A cette vue sur un «universel de la pensée» préalable aux expressions linguistiques, nous pouvons opposer la thèse de Quine sur l'indétermination de la traduction. Comme l'indique Sylvie Laugier, dans son excellent article «Relativité linguistique et anthropologique» (LAUGIER

1996), à propos de cette thèse: «La thèse de l'indétermination de la traduction est donc une critique de l'idée d'un noyau commun. Il est donc évident qu'elle attaque, malgré les réserves formulées ensuite par Quine, l'idée d'un universel de la pensée» (p. 52). Il est certain que l'idée même d'un universel de pensée est, pour Quine, une «illusion»:

«L'illusion selon laquelle nos énoncés si aisément intertraductibles seraient diverses incarnations d'un même verbalisme interculturel.» (QUINE 1969, p. 76)

La thèse de l'indétermination signifie qu'on traduit toujours *dans* sa propre langue. La traduction ne nous fait rien découvrir sur la langue étrangère.¹

«La méthode des hypothèses analytiques consiste à se catapulte dans le langage étranger avec la force acquise de la langue d'origine ... à greffer des pousses exotiques sur le vieil arbre familier.» (QUINE 1969, p. 70)

Le traducteur «lit» donc sa propre langue à l'intérieur de la langue indigène. Les catégories sémantiques de la langue indigène ne sont pas découvertes par le linguiste mais inventées par lui, par une projection de sa propre langue dans celle de l'indigène:

«Le lexicographe en vient à dépendre de manière croissante d'une projection de lui-même, avec sa Weltanschauung indo-européenne, dans les sandales de son informateur.» (QUINE 1953, p. 63)

On reconnaît dans ces phrases du philosophe les difficultés que rencontrent les linguistes de terrain lorsqu'ils cherchent à cerner la sémantique des catégories grammaticales (par exemple les catégories aspecto-temporelles ou les modalités ou même les

diathèses) et la signification des catégorisations opérées par le découpage lexical des langues indigènes non indo-européennes (qu'elles soient amérindiennes, africaines ou océaniques peu importe, la difficulté est la même).² Quelle est la conception du temps dans une langue amérindienne comme le hopi? Quelle est la conceptualisation de l'espace et du temps qui est manifestée par les langues bantoues? Que signifient les catégorisations opérées par les classificateurs (obligatoires) d'une langue comme le dirbal? Par ailleurs, les catégories qui sont pensées comme étant universelles par Aristote sont-elles vraiment indépendantes des structures linguistiques des langues indo-européennes?

Comme la linguistique fait partie, selon Quine, de la théorie de la nature, nos théories linguistiques (celles des linguistes des langues indo-européennes) sont fortement sous-déterminées par les données du comportement verbal indigène.

«Les vérités qui peuvent être dites à propos des choses ordinaires dépassent largement toutes les données empiriques disponibles.» (QUINE 1969, p. 22)

A l'indétermination de la traduction s'ajoute donc cette sous-détermination empirique. Ainsi, dans la perspective anthropologique qui est celle de Quine, la traduction demeure interne et «immanente» à notre propre langue.

Peut-on concevoir une organisation de la pensée entièrement autonome qui recevrait ensuite un habillage linguistique publique? Comment concevoir les processus de traduction interlangues? Si la pensée s'organise comme dans un langage interne, avec sa syntaxe et sa sémantique, la traduction reviendrait alors à traduire la langue source dans ce langage interne puis à traduire ce langage interne dans la langue cible. Mais le processus de traduction n'est-il pas plus complexe? En effet, on sait bien que le traducteur doit être aussi un créateur qui se heurte parfois à des quasi-impossibilités de traductions fidèles. Quant au linguiste

¹ La traduction «est indéterminée en ce sens: deux traducteurs pourraient développer des manuels de traduction indépendants, les deux étant incompatibles avec un tout le comportement verbal ..., et pourtant l'un proposerait des traductions que l'autre rejetterait» (QUINE 1979, p. 167).

² Les catégories de la langue indigène ne sont pas découvertes par le linguiste mais inventées par lui, par une projection de sa propre langue dans celle de l'indigène.

de terrain, ne projette-t-il pas ses propres catégories linguistiques dans l'analyse de la langue indigène, prenant ainsi pour langage interne, supposé universel, l'organisation catégorielle opérée par sa propre langue, tombant ainsi dans les pièges d'un logocentrisme inconscient? Par ailleurs, peut-on envisager que les langues naturelles et les constructions mentales qu'elles rendent possibles conditionnent entièrement notre pensée et nos possibilités de conceptualisation? Si les langues sont les seuls outils qui nous aident à construire nos représentations du monde, comment atteindre alors l'objectivité scientifique? Peut-on, dans ce cas, considérer que les discours scientifiques ont pour objet ultime la «reconstruction de la réalité» si les discours qui empruntent les signes des langues ne sont que des points de vue variant avec le système linguistique choisi?

Notre propre réflexion va se déployer dans le cadre d'un modèle théorique qui a pour objet la thématization des rapports entre les langues naturelles, le langage et les représentations cognitives construites par les langues. Nous allons introduire (*au premier paragraphe*), à la suite du linguiste S. K. Shaumyan, la métaphore commode qui distingue entre «langage génotype» et «langues phénotypes», pour tenter de mieux caractériser le double objet de la linguistique: «le langage appréhendé à travers la diversité des langues naturelles» selon la formule lapidaire de A. Culioli. Le modèle de la «Grammaire Applicative Universelle» de Shaumyan qui vise à décrire, dans un langage formel, les *invariants nécessaires* du langage n'a pas cherché à analyser les liens théoriques entre «le langage naturel» et la cognition. Notre propre modèle, appelé «Grammaire Applicative et Cognitive», étend celui de Shaumyan en introduisant une nouvelle couche de description, celle des représentations des connaissances sémantico-cognitives de l'Intelligence Artificielle. Nous verrons (*au second paragraphe*) que ce modèle pourrait laisser entendre que l'on peut concevoir un «langage mental» dont la syntaxe serait décrite par le langage formel du génotype du second niveau et dont la sémantique interprétative serait fixée par les représentations sémantico-cognitives du troisième niveau; ce «langage mental» serait l'analogue du fameux «mentalais» que postule Fodor: les représentations sémantico-cognitives et leurs constituants seraient ainsi des «universaux de la pensée»;

le langage génotype serait la mise en forme sémiotique des représentations cognitives et enfin les langues phénotypes exprimeraient publiquement ce «langage intérieur» de la pensée. Nous ne pensons pas que cette position «naïve» soit vraiment défendable car elle ne tient pas compte d'une part, des différences typologiques entre les langues et d'autre part, des différences de conceptualisation encodées par les lexèmes des langues. Selon notre approche, chaque langue conceptualise à sa façon en faisant appel à des constituants élémentaires qui, eux, sont les véritables invariants du langage. Nous proposons brièvement (*au paragraphe trois*) quelques éléments du modèle de la «Grammaire Applicative et Cognitive» en précisant ce que nous entendons par «type élémentaire» (c'est-à-dire une catégorisation élémentaire des entités), par «schème» et par «invariants du langage». Dans la perspective théorique qui est la notre, les invariants du langage ne sont pas des représentations cognitives du troisième niveau mais des opérations élémentaires, des types élémentaires et des primitives ancrées, entre autres, sur les catégorisations opérées par la perception du monde et les processus d'action sur le monde. Ces opérations, types et primitives sont des *ingrédients nécessaires* à toutes les constructions linguistiques, qu'elles soient cognitives ou formelles.

Le *dernier paragraphe* reprend le problème général de la traductibilité en caractérisant «d'anti-anti-relativiste» notre modèle. Si nous insistons sur la non universalité des représentations cognitives construites par les langues, et, en cela, le modèle n'est pas anti-relativiste, nous ne considérons pas pour autant que ce sont les représentations cognitives qui organisent, à elles seules et chacune de façon particulière, le monde perçu. Comme nous cherchons à faire émerger des primitives généralisables à l'ensemble des langues et, en cela, le modèle n'est pas relativiste, nous devons non pas opposer une recherche d'universaux à la relativité linguistique, mais, au contraire, faire coexister une recherche sur les invariants avec la prise en compte de la variabilité des représentations opérées par les langues, et, en cela, notre modèle est anti-anti-relativiste. Les langues, bien que diverses, ne sont pas des obstacles incontournables pour les entreprises scientifiques qui visent des représentations objectivables d'une ontologie référentielle et externe aux langues.

1. Invariance et diversité des langues

Comme le reconnaît le grand linguiste E. Benveniste, la linguistique «a un double objet, elle est science du langage et science des langues».

«Cette distinction qu'on ne fait pas toujours, est nécessaire: le langage, faculté humaine, caractéristique universelle et immuable de l'homme, est autre chose que les langues, toujours particulières et variables, en lesquelles il se réalise.» (BENVENISTE 1966, p. 19)

«Le caractère du langage est de procurer un substitut de l'expérience apte à être transmis sans fin dans le temps et dans l'espace, ce qui est le propre de notre symbolisme et le fondement de la tradition linguistique.» (*Ibid.*, p. 61)

«La nouveauté du point de vue saussurien ... a été de prendre conscience que le langage en lui-même ne comporte aucune dimension historique, qu'il est synchronie et structure, et qu'il ne fonctionne qu'en vertu de sa nature symbolique.» (*Ibid.*, p. 5)

En distinguant les opérations et les catégorisations fondamentales qui sont exprimées par le langage des configurations linguistiques des langues naturelles qui le réalisent, on fait apparaître le problème central de la linguistique: comment articuler les invariants du langage et cerner l'unité de ce qui fait le langage avec les variations des productions linguistiques de chaque énonciateur qui s'exprime dans une langue particulière. Les rapports entre «le Langage» et diversité des langues naturelles sont assez bien appréhendés par l'opposition qui a été proposée par S. K. Shaumyan dans son modèle de la Grammaire Universelle Applicative (SHAUMYAN 1977, 1987). Ce dernier s'appuie sur une métaphore empruntée à la biologie en opposant deux niveaux de description: le niveau des configurations morpho-syntaxiques (voire prosodiques) des «langues phénotypes» (décrites par des grammaires phénotypiques) et le niveau des organisations formelles d'un «langage génotype» (organisé par une grammaire applicative du génotype).

«The rules of genotype grammar are invariant with respect to various possibilities of their realization by phenotype grammar ... The distinction between the genotype and phenotype levels is of paramount importance for linguistic theory, because this distinction puts us on the road to the solution of the basic question of linguistic theory ...: What factors contribute to the similarities and differences between natural languages?» (SHAUMYAN 1987, p. 97)

Le niveau du langage génotype a pour but ultime une description des *principaux invariants nécessaires* à toute représentation sémiotique par les langues; en d'autres termes, le langage génotype doit rendre transparente la base sémiotique qui est commune à l'ensemble des langues naturelles appréhendées dans leurs diversités. En effet, les langues ont des traits spécifiques morpho-syntaxiques qui ne sont pas généralisables. Ainsi telle langue possède des cas morphologiques (par exemple: grec ancien, latin, allemand, russe ...), telle autre langue n'en a pas (français, italien, anglais, bulgare ...); telle langue a un ordre assez strict des mots (français), telle autre langue n'en a pratiquement pas (latin); telle langue possède des tons (chinois, vietnamien, la plupart des langues africaines), telle autre langue n'en possède pas. De plus, un grand nombre de catégories grammaticales ont été décrites dans des termes théoriques qui restent dépendants d'une langue particulière et non pas dans des «termes universels», ce qui permettrait alors une étude générale de la catégorie étudiée. Par exemple, la catégorie grammaticale de la passivation a été décrite par N. Chomsky (1979) dans des termes liés entièrement à l'anglais et à quelques autres langues indo-européennes³ mais pas du tout dans des termes universels, ce qui n'a pas permis de dégager la fonction pragmatique de la voix passive⁴ et de donner des critères opératoires qui conduiraient à décider si telle langue

³ La passivation est décrite comme une relation transformationnelle entre deux schémas syntaxiques: $SN_1 V SN_2 \leftrightarrow SN_2 \text{ est } V(\text{ppé}) \text{ par } SN_1$.

⁴ On pourra voir une formulation «en termes universels» de la passivation in: DESCLÈS, GUENTCHEVA et SHAUMYAN 1985. Le prédicat passif est dérivé du prédicat actif par un opérateur de conversion et par introduction d'un quantificateur existentiel.

indigène étudiée (par exemple le tagalog) possède une voix passive ou non.

Le langage génotype est une partie stricte d'un système génotypique plus général. Ce système génotypique reçoit une description formelle où l'on prend en compte les différentes catégories d'unités sémiotiques exprimées par les langues: des catégories de base (catégorie de la dénomination, catégorie des énoncés) puis des catégories dérivées par des opérations explicites (catégorie des prédicats, des opérateurs de détermination, des opérateurs de transposition ...).⁵ Les catégories (de base et dérivées) sont organisées selon un système inférentiel de types (analogue aux systèmes des types rencontrés en logique et en informatique). Les différents types d'expressions sémiotiques sont ainsi catégorisées dans ce système de types. Le langage génotype résulte de contraintes explicites (par exemple, des relations entre certaines expressions du système sémiotique, ces relations seront des lois grammaticales⁶) qui doivent caractériser au mieux les propriétés formelles et invariantes du Langage qui ainsi s'incarne, avec des spécificités morpho-syntaxiques propres, dans telle ou telle langue naturelle. L'ensemble de ces contraintes constitue la Grammaire du langage génotype. Ce dernier est donc un ensemble d'expressions formelles qui respectent des contraintes invariantes, c'est-à-dire des lois, par rapport à la diversité des langues au moins, comme nous le verrons plus tard, d'un groupe typologique de langues. Ces expressions du langage génotype sont encodées dans les différents

⁵ Les catégories dérivées sont assimilables à des types fonctionnels. Les règles qui engendrent tous les types fonctionnels sont: (i) les types de base représentent les catégories de base; ces types de base sont des types fonctionnels; (ii) si α et β sont des types fonctionnels alors $F\alpha\beta$ est un type fonctionnel. Le symbole F désigne un opérateur constructeur de type. On note souvent dans la littérature ' $\alpha \rightarrow \beta$ ' ce que nous notons ici ' $F\alpha\beta$ '. Le type fonctionnel est le type des opérateurs qui associe à tout opérande de type α un résultat de type β . En notant par ' $\alpha:X$ ' une expression X de type α , nous avons la règle d'inférence suivante: Si $F\alpha\beta:X$ et $\alpha:Y$, alors $\beta:XY$, où ' XY ' représente le résultat de l'action de l'opérateur X sur l'opérande Y .

⁶ Dans cette perspective, la grammaire du langage génotype est essentiellement un ensemble de lois, comme dans les sciences de la nature, et non pas un ensemble de règles prescriptives ou descriptives (comme les règles de réécriture ou les règles transformationnelles du modèle standard de Chomsky).

systèmes sémiotiques morpho-syntaxiques de telle ou telle langue. Dans ce modèle, les invariants du langage sont donc: (1) un système des types; (2) un ensemble d'opérations constitutives des expressions du langage génotype et des processus de catégorisation de ces expressions; (3) des contraintes qui caractérisent, en tant que lois, le langage génotype comme étant une partie stricte du système sémiotique génotypique.⁷ Les manifestations observables du langage génotype sont alors réalisées par les configurations morpho-syntaxiques encodées dans une langue particulière.

Comme le langage génotype n'est pas directement observable, il doit être construit par les linguistes, sur la base des observations empiriques des configurations observables dans les langues.

Techniquement, le système sémiotique et le langage génotype font appel au formalisme des langages applicatifs typés.⁸ Le langage génotype est alors constitué comme un langage artificiel (engendré par une grammaire) mis en place à la suite d'une démarche abductive.⁹ Il peut encore être considéré comme un métalangage de description des invariants langagiers.

Il est destiné: (1°) à noter explicitement, par des écritures formelles manipulables, les opérations constitutives des expressions

⁷ Sur cette présentation de la Grammaire Applicative de Shaumyan, cf. GUENTCHEVA 1974.

⁸ Les langages applicatifs reposent sur l'opération primitive binaire d'application: chaque couple d'opérateur et d'opérande construit le résultat de l'application de l'opérateur à l'opérande. Les langues sont conceptualisées comme des systèmes d'unités qui fonctionnent comme des opérateurs ou comme des opérands. Cette vision des langues comme des systèmes applicatifs n'est pas nouvelle. Les grammaires catégorielles de Leśniewski, Ajdukiewicz, Bar-Hillel, Curry ..., héritées des réflexions de Husserl, reposent sur une conceptualisation applicative des organisations linguistiques. De même, on peut considérer que les systèmes de Z. Harris (1968) sont des systèmes applicatifs. Il est clair que la conceptualisation applicative des langues est très différente de la conceptualisation par règles de réécriture d'expressions concaténées comme dans les modèles standard de Chomsky. Le formalisme applicatif utilisé dans la Grammaire Applicative de Shaumyan pour noter et décrire les invariants est celui de la logique combinatoire typée de H. B. Curry et R. Feys (1958); voir aussi sur un plan plus linguistique: DESCLÉS 1990, 1997.

⁹ ... au sens de C. S. Peirce qui oppose les déductions inférentielles, les inductions (formulation de lois à partir d'échantillons observés) et les abductions qui renforcent la plausibilité d'une hypothèse ou d'éléments théoriques postulés. Sur ce point, voir notre article DESCLÉS 1996d.

linguistiques catégorisées et (2°) à formuler les contraintes sémiotiques intrinsèques à l'organisation du Langage analysé en tant que système sémiotique.

«The term applicative grammar has two senses: it denotes a special kind of mechanisms stored in speaker's brains and not open to direct inspection; or it denotes a model that is a hypothesis about the structure and the functioning of this mechanism. Likewise, the term genotype language has two senses: it denotes the common semiotic basis of natural languages that exists in objective reality but not open to direct inspection; or it denotes an artificial, specially constructed language that is an hypothesis about objective semiotic basis. ... The genotype language in the sense of a hypothesis about common semiotic basis of natural languages is an artificial language that belongs to a class of applicative languages.» (SHAUMYAN 1987, p. 279)

Dans le «langage génotype» plusieurs opérations universelles sont décrites à l'aide du même schème opératif d'application d'un opérateur à un opérande. Les opérations les plus fondamentales du langage sont de différents types. Nous avons en particulier un ensemble d'opérations de prédication et un autre ensemble d'opérations de détermination. Les premières construisent un «contenu propositionnel» en appliquant un opérateur prédicatif à un certain nombre de termes; les secondes ont pour but de construire, par des opérateurs de détermination qualificative et quantitative, des termes qui dénotent des objets plus ou moins complexes et référentiellement plus ou moins définis. Le contenu propositionnel est tout à fait analogue à ce que les Stoïciens considéraient sous le concept de «lekton» ou les médiévaux avec le «dictum».¹⁰ Cependant, ce contenu propositionnel doit être pris en charge par un énonciateur¹¹ qui doit l'insérer plus

¹⁰ ... ou encore la «lexis» (ou «contenu prédicatif») dans le sens que lui a donné A. Culioli (1990). Voir aussi DESCLÉS 1994.

¹¹ Cette opération de «prise en charge» englobe la notion plus particulière de jugement apophantique qui a été bien dégagée par G. Frege avec son opération d'assertion par un énonciateur quelconque, ce qui conduit à l'affirmation d'un jugement vrai car démontré ou posé comme vrai par axiomatisation.

ou moins directement dans un référentiel spatio-temporel organisé autour de lui. Il en résulte alors un troisième type d'opérations fondamentales: les opérations d'énonciation et de jugement. Chaque énoncé est alors le résultat des opérations d'énonciation appliquées au contenu propositionnel construit par les opérations de prédication et de détermination, c'est-à-dire, en d'autres termes, le résultat d'un «modus» appliqué à un «dictum». Or, les opérations d'énonciation n'ont pas été prises en compte par S. K. Shaumyan.¹² Il convient donc d'adjoindre les différentes opérations de «prise en charge» du contenu propositionnel, en particulier les opérations énonciatives qui insèrent le contenu propositionnel dans le référentiel complexe des co-énonciateurs.¹³ Ces opérations construisent un énoncé modalisé et aspectualisé.¹⁴

A côté des deux niveaux, celui des configurations linguistiques phénotypiques et celui des opérations nécessaires d'un langage génotypique étendu par la prise en compte des opérations énonciatives, nous avons été amenés en outre à proposer un troisième niveau de description, d'une part, pour tenir compte de certains aspects cognitifs de l'activité langagière qui entre en interaction avec d'autres activités cognitives, et d'autre part, pour formuler les significations des unités lexicales d'une langue sous forme de représentations engendrées par l'instanciation de schèmes.¹⁵ Ce nouveau modèle est appelé «Grammaire Applicative et Cognitive» (DESCLÉS 1990).

¹² W. von Humboldt remarquait que le langage est une *Energie*, un processus créateur (*Tätigkeit*) et non un résultat, un produit, un ouvrage achevé, un *Ergon* (*Werk*). C'est donc en termes d'opérations qu'il faut décrire le langage.

¹³ Ce référentiel complexe fait appel à plusieurs paramètres: l'énonciateur et le co-énonciateur, le référentiel spatio-temporel énonciatif et les référentiels dérivés (narratifs, médiatifs, des possibles ...). Nous avons déjà proposé une description formelle des opérations énonciatives, à la fois pour le jeu des interlocuteurs et pour certaines opérations aspecto-temporelles.

¹⁴ Ce sont les modalités *de dicto*.

¹⁵ La description du troisième niveau fait lui aussi appel au formalisme de la logique combinatoire et du λ -calcul (voir DESCLÉS 1990).

2. Un modèle «naïf» des représentations cognitives «universelles»

Le modèle de la «Grammaire Applicative et Cognitive» peut conduire à une interprétation «naïve» où les trois niveaux refléteraient une opposition entre «les langues» diverses et variées, l'unicité du «Langage» et «des représentations cognitives universelles» car propres à l'espèce humaine. En effet, on pourrait très bien concevoir le langage génotype du second niveau comme un simple «langage génotype formel» qui décrirait la faculté de Langage, ce langage formel étant alors réductible à un métalangage «universel», dont les opérateurs prédicatifs, les différents opérateurs de détermination et d'énonciation et les termes formels, assimilés à des variables abstraites de différents types, seraient instanciables par des représentations cognitives, elles aussi «universelles», du troisième niveau. Dans cette perspective, le langage génotype formel et les représentations sémantico-cognitives constitueraient alors une sorte de langage pivot «universel» qui serait entièrement indépendant des langues naturelles. Ce langage pivot serait un «langage mental», pratiquement le «mentalais» que défend Jerry Fodor (1975), ou encore un «langage interne» qui serait partagé par tous les humains quelles que soient leurs langues, avec, il est vrai, quelques ajustements socioculturels. Le langage génotype deviendrait, toujours dans cette perspective, la version syntaxique et formelle de ce «langage mental» interne dont les représentations sémantico-cognitives seraient les contenus sémantiques et dont les expressions linguistiques, dans les différentes langues, seraient les formes publiques. Le langage mental aurait ainsi sa syntaxe, sa sémantique et son expression externe.

Dans cette interprétation du modèle, les opérations de traduction se ramèneraient: 1° à passer d'un texte T d'une langue phénotype source à sa représentation «universelle» R(T) dans ce «langage mental», puis 2° à engendrer ensuite des textes T₁, ... T_n qui exprimeraient ainsi dans chaque langue phénotype cible le même «contenu sémantique» R(T). La traduction multi-langues aurait enfin trouvé son modèle, l'automatisation de la traduction

devenant une simple affaire de moyens informatiques et de ressources linguistiques disponibles!¹⁶

Notre modélisation des rapports entre les langues naturelles, le Langage et les représentations cognitives n'est absolument pas réductible à cette interprétation trop simpliste. D'un côté, une langue naturelle se manifeste par un ensemble de configurations morpho-phono-syntaxiques observables, selon des techniques d'observation souvent complexes à mettre en œuvre pour le découpage des discours en énoncés, en propositions, en mots, en morphèmes en tenant compte, dans certains cas, des courbes prosodiques et des intonations. D'un autre côté, les configurations linguistiques sont les traces de macro-opérations dont on peut chercher à en dégager la portée plus ou moins grande¹⁷ en montrant comment ces macro-opérations spécifiques à chaque langue sont le résultat de «compositions» d'opérations plus élémentaires et généralisables à l'ensemble des langues. Le langage génotype a justement pour but de dégager par abstraction les *opérations formelles élémentaires qui sont nécessaires* pour qu'il y ait activité de langage. Ces opérations élémentaires et les catégorisations qu'elles impliquent apparaissent alors comme de véritables *invariants du langage*, invariants qui doivent transcender, au moins par construction, la variété des configurations linguistiques. Comme on peut s'en rendre

¹⁶ Cette vue utopique de la traduction automatique à un niveau élevé de qualité, malgré les énormes moyens financiers qui y ont été consacrés, n'a jamais débouché sur des résultats sérieux, fiables et effectivement utilisés par des organismes.

¹⁷ Comme exemples de macro-opérations générales qui seraient constitutives du système génotype, citons les opérations de prédication, de détermination, de nominalisation, de thématisation, d'orientation diathétique, de quantification, d'énonciation (mettant en jeu des relations interpersonnelles, des insertions dans un référentiel spatio-temporel, des modalisations ...). On observe les traces linguistiques de ces macro-opérations dans toutes les langues. Cependant, ces macro-opérations sont manifestées par des procédés d'expression assez variables et, de plus, elles ne construisent pas des configurations isomorphes. La logique combinatoire permet justement de formaliser les différents modes de composition des opérateurs élémentaires entre eux, ce rôle de composition étant exprimé par des opérateurs abstraits, appelés «combinateurs» (voir SHAUMYAN 1987; DESCLÉS 1990, 1997).

assez vite compte, ces opérations élémentaires¹⁸ ne sont pas directement observables, seules les traces phénotypiques (morphologiques, syntaxiques et prosodiques) des opérations abstraites sont plus directement observables. Les opérations abstraites du niveau du génotype sont mises en place à la suite d'une *démarche abductive* qui, en posant une hypothèse et des relations attendues entre l'hypothèse et les réalisations observables de cette hypothèse, doit rechercher les faits observables – les traces observables des opérations – qui rendent l'hypothèse de plus en plus plausible. De même que les comparatistes ont réussi à «reconstruire» en diachronie des éléments abstraits d'une protolangue indo-européenne, plus ou moins hypothétique et plausible, en s'appuyant sur des données linguistiques de langues historiques attestées,¹⁹ de même, les linguistes peuvent se donner pour objectif l'identification des opérations les plus élémentaires qui seraient les *invariants nécessaires* du langage. Ces opérations élémentaires s'organisent dans différentes catégories et dans divers sous-systèmes qui sont à l'origine des différents groupes typologiques de langues.

3. Modèle cognitif des rapports entre langues et langage

Nous sommes maintenant arrivés au constat que le deuxième niveau du génotype ne détermine pas *un* seul langage formel homogène et indépendant de chaque langue qui en tant que *métalangage universel* s'incarnerait dans les diverses configurations phénotypiques des langues naturelles. En fait, le niveau du génotype est composé de sous-systèmes plus ou moins

homogènes et responsables des regroupements typologiques;²⁰ ces sous-systèmes mettent en jeu *différents schémas prédictifs* constitués par *les mêmes opérations élémentaires*. On ne peut plus, dans notre interprétation, considérer l'invariance sous la forme d'un langage génotype unique qui se manifesterait dans les différents phénotypes que sont les langues. L'invariance du système génotype doit être maintenant pensée non par l'ensemble de toutes les expressions formelles d'un métalangage mais par un ensemble d'*opérations élémentaires nécessaires* et par un ensemble de *schémas grammaticaux possibles* construits à l'aide de ces opérations élémentaires.²¹ Il doit être bien clair que le génotype n'est donc pas réductible à un unique langage formel homogène qui serait un reflet syntaxique d'un «langage mental interne». Le génotype est constitué de sous-systèmes. c'est-à-dire de langages formels associés à des groupes typologiques, comprenant des constructions formées à l'aide d'opérations grammaticales élémentaires supposées être universelles et invariantes par rapport à la diversité des schémas grammaticaux possibles.

Quant aux significations des unités lexicales d'une langue, elles sont décrites sous forme de *schémas sémantico-cognitifs* (SSC) et de relations entre ces schémas. Or, ces significations et les représentations qui les expriment au troisième niveau ne sont pas, selon nous, «universelles» et indépendantes de la langue qui les manifeste. En effet, chaque lexème d'une langue représente un *contenu cognitif spécifique à cette langue* et a rarement un unique correspondant dans une autre langue. Ainsi en allemand, on emploie le verbe *schmatern* pour évoquer les cris des oies et des canards et le verbe *quaken* pour le cri des canards et des grenouilles: le découpage des tons perçus est organisé différemment par la langue française. De même, le verbe français *tinter* correspond aux verbes allemands: *klingen* (les cloches tintent) et à *klirren* (pour le trousseau de clefs). Le

¹⁸ Donnons comme exemples d'opérations élémentaires, les opérations de repérage, d'identification, de différenciation, de rupture), les opérations topologiques (d'ouverture, de fermeture, de délimitation par frontière), les opérations élémentaires de prédication et de détermination, l'opération grammaticale de «contrôle» des actions, l'opération de «causativité», les opérations de changement de type sémantico-logiques ...

¹⁹ Pensons par exemple au fameux phonème «reconstruit» par le jeune Ferdinand de Saussure à partir d'indices en grec ancien, latin, germanique et sanskrit. Voir DESCLÉS 1996d.

²⁰ Le lecteur verra dans DESCLÉS 1990 les différences de constructions prédictives entre le groupe typologique des langues ergatives et celui des langues accusatives.

²¹ Outre les schémas grammaticaux ergatifs et accusatifs, il y a d'autres schémas prédictifs possibles, par exemple dans les langues actives/ inactives.

verbe français *ronfler* est rendu en allemand par le verbe *schnarchen* (pour un être humain), *prasseln* (pour le feu qui «crépète» comme la pluie), *surren* ou *brummen* (pour un moteur de voiture). Nous exploitons, ici, les remarques de Madame Hiltand Dupuy-Engelhardt à la journée «sémantique du verbe» du 11 décembre 1997 à Reims. Remarquons également qu'un lexème verbal est en général polysémique; sa signification doit alors être représentée non pas par un seul schème (un SSC) mais par un réseau de schèmes reliés entre eux par des relations (de spécification, de généralisation, d'emboîtement, d'abstraction et de métaphorisation par changement de domaines ...). Un lexème verbal exprime un ensemble complexe de représentations sémantico-cognitives intrinsèquement liées à la langue à laquelle appartient ce lexème. Tout comme les macro-opérations de nature grammaticale et les schémas grammaticaux des langues ne sont pas des universaux, les schèmes sémantico-cognitifs associés aux lexèmes des langues ne sont donc pas des universaux. Au contraire, chaque langue et chaque utilisation d'une langue impliquent un système de représentations sémantico-cognitives spécifique à cette langue. Puisque chaque langue engendre un système particulier de représentations sémantiques et cognitives, on peut s'interroger sur l'invariance cognitive de l'espèce humaine: les humains sont-ils munis de systèmes cognitifs irréductibles les uns aux autres²² car fortement conditionnés par les différentes langues qu'ils utilisent? Si tel était le cas, comment expliquer les phénomènes inter compréhension? Comment expliquer les possibilités (peut-être «illusoires», selon Quine) de traduction entre langues? Quelles seraient les spécificités des systèmes cognitifs humains par rapport aux autres espèces, animales en particulier, qui ne possèdent pas la faculté de langage? Contrairement à un certain nombre d'auteurs,²³ nous ne pensons pas qu'il existe un unique niveau de représentations, propre à l'espèce humaine, où les activités

de langage, de perception et d'action trouveraient forme. Pour donner quelques éléments qui permettraient d'approfondir la discussion, revenons aux schèmes cognitifs. Un schème cognitif est une forme structurée constituée comme un tout à l'aide de *primitives sémantico-cognitives*.²⁴ Ces primitives²⁵ doivent être mises en place et confirmées par un long travail, lui aussi abductif, qui repose sur un ensemble d'indices linguistiques et cognitifs. Ces primitives sont les éléments constitutifs des schèmes cognitifs de chaque langue. Mais un certain nombre de problèmes surgissent immédiatement lorsqu'on recourt à ces primitives. Comment choisir les primitives utilisées? Comment les justifier? Ont-elles un statut translinguistique au sens suivant: peut-on les considérer comme des universaux du langage? Les primitives ont-elles une certaine pertinence cognitive ou sont-elles seulement des instruments commodes de description? Peut-on concevoir une «grammaire» des schèmes mettant en jeu les primitives qui les composent? En ce qui nous concerne, nous considérons que les primitives auxquelles nous faisons appel sont déterminées par les activités cognitives de perception de l'environnement et d'action sur l'environnement. Nous avons déjà formulé l'hypothèse suivante²⁶ d'ancrage du langage sur la perception et l'action plus ou moins intentionnelle:

«Les catégories (grammaticales et lexicales) des langues sont ancrées sur (non pas «réduites» à) des catégorisations opérées par les processus cognitifs de perception (visuelle en particulier), d'action sur l'environnement extra-linguistique et par la prise en compte de l'intentionnalité.»

Cette hypothèse justifie le choix des primitives que nous proposons et qui font partie des descriptions des schémas grammaticaux et des schèmes sémantico-cognitifs.

²² Ainsi formulée, nous retrouvons la présentation caricaturale de l'hypothèse de Whorf-Sapir.

²³ Par exemple R. Jackendoff qui déclare que «The Conceptual Structure Hypothesis: There is a single level of mental representation, conceptual structure, at which linguistic, sensory, and motor information are compatible» (JACKENDOFF 1983, p. 17; JACKENDOFF 1987).

²⁴ Techniquement, un schème sémantico-cognitif est descriptible par une λ -expression typée.

²⁵ Comme exemples de primitives donnons: le repérage d'un objet par rapport à un lieu, le changement de propriétés, le mouvement spatio-temporel, le contrôle d'une action par un agent, la visée téléonomique d'un but par un agent ...

²⁶ Voir DESCLÉS 1990, 1991b, 1995a.

Pour résumer notre conception, une langue naturelle est un système sémiotique qui traverse donc trois niveaux de représentations: (1°) elle se manifeste par des configurations morpho-syntaxiques particulières, c'est-à-dire par des formes observables et échangeables par les interlocuteurs d'une même langue; (2°) elle implique des opérations grammaticales et des schémas grammaticaux d'un sous-système du génotype; ce sous-système se réalise alors dans les configurations morpho-syntaxiques du niveau phénotypique; (3°) chaque langue exprime des organisations cognitives mettant en jeu des schèmes, des assemblages de schèmes et des instanciations de ces schèmes, dans des représentations sémantico-cognitives variables selon les langues. Dans différents articles, nous avons montré comment on pouvait concevoir formellement le processus qui faisait passer automatiquement des configurations morpho-syntaxiques propres à chaque langue dans les représentations applicatives du génotype puis dans le système des représentations sémantico-cognitives. Ce processus est très analogue à un processus informatique de «compilation généralisée» guidée et corrigée à chaque étape par une exploration contextuelle.²⁷ Ce dernier consiste à changer les représentations.²⁸ Il s'agit de passer, dans un premier temps, d'une configuration positionnelle – où l'ordre syntagmatique des unités linguistiques est entièrement pertinent – à une représentation applicative – où la fonction en tant qu'opérateur ou opérande devient essentiellement pertinente. Pour cela, on exploite la décomposition de chaque énoncé entre opérateurs et opérandes de différents types²⁹ pour construire une représentation

applicative qui fait partie du niveau du génotype. Cette représentation applicative dégage les rôles fonctionnels des prédicats et de leurs arguments, des opérateurs de détermination et des opérateurs de «prise en charge» énonciative ... Les prédicats du noyau prédicatif – en fait le contenu propositionnel ou le «dictum» – sont ensuite représentés au troisième niveau par des schèmes sémantico-cognitifs instanciés par les termes de la relation prédicative. Ces schèmes instanciés constituent les représentations cognitives des énoncés analysés. Le passage d'un niveau à un autre ne peut pas être conceptualisé comme un processus de traduction mais doit être pensé plutôt comme un processus qui a pour objet les changements de représentations depuis les configurations phénotypiques jusqu'aux représentations sémantico-cognitives en passant par les représentations dans le génotype. Dans cette nouvelle perspective, le processus de traduction entre langues est une succession de processus plus élémentaires: 1°/ construction de représentations cognitives dans le système cognitif sous-jacent à la langue source; 2°/ déconstruction de ces représentations en faisant apparaître les schèmes et les primitives constitutives des représentations construites; 3°/ reconstruction de schèmes et de représentations cognitives dans le système cognitif sous-jacent à une langue cible; 4°/ encodage discursif de ces représentations cognitives en faisant appel aux schémas grammaticaux et aux opérations grammaticales de la langue cible sous forme de configurations spécifiques à cette langue. Ainsi la traduction n'est pas un processus d'appariement entre expressions de deux langues mais elle se ramène à un processus complexe de construction, de déconstruction, de reconstruction, d'encodage qui impliquent des transferts entre les représentations cognitives sous-jacentes aux langues. Un traducteur d'Aristophane remarque combien il est souvent difficile de rendre en français certains termes du grec ancien:

«Une foule de termes sont sans équivalent. Pour traduire ἱερομνήμων (*Nuées*, v. 624), on a le choix qu'entre

le type indique explicitement la complexité fonctionnelle (voir DESCLÉS 1990, 1997).

²⁷ La notion d'exploration contextuelle a une signification et une portée techniques que nous ne détaillons pas ici.

²⁸ Le changement de représentations, et donc des catégorisations qu'il implique, est l'essence même des processus de compilation. Voir DESCLÉS 1990, 1991a, 1991b, 1996; BISKRI et DESCLÉS 1996.

²⁹ Le formalisme de la Grammaire Catégorielle Combinatoire Applicative (BISKRI et DESCLÉS 1996), qui est une extension des Grammaires Catégorielles, nous permet de réaliser ce programme de changement de représentations et donc de passer automatiquement des configurations phénotypiques aux expressions correspondantes du génotype. Une expression du génotype «est» une expression applicative présentée par une expression canonique: un opérateur précède toujours son opérande, l'opérateur est toujours considéré, à la suite d'une opération technique de «currification», comme un opérateur unaire dont

'hiéromnémon' qui est démission pure et simple, et 'représentant chargé de la défense matérielle des dispositions légales afférentes aux intérêts d'une amphictyonie', ce qui est un pesant commentaire, et nécessiterait d'ailleurs qu'on précisât ce qu'était une amphictyonie. Quand une traduction semble s'imposer, c'est peut-être pire aux yeux d'un esprit rigoureux. Ce que nous mettons dans le mot Conseil (ou Sénat), dans le mot Assemblée, est très différent de ce que les Athéniens voyaient dans βουλή et ἐκκλησία. Quant au mot πόλις, qu'il faut bien traduire tantôt par ville, tantôt par citadelle, ou cité, ou Etat, tout helléniste qui sait vraiment ce qu'il représentait pour les Grecs est tenté de le 'traduire' par polis. Il est alors assuré de ne rien fausser, mais aussi de n'être compris que de ses pairs, c'est-à-dire de ceux qui peuvent lire le grec en grec ...» (DEBIDOUR 1966, p. 8)

4. Modèle anti-anti-relativiste

La linguistique a souvent posé le problème du relativisme linguistique. Par exemple, E. Benveniste s'est interrogé sur «l'universalité» des catégories d'Aristote:

«Aristote pose [par ses dix catégories³⁰] la totalité des prédicats que l'on peut affirmer de l'être, et il vise à définir le statut logique de chacun d'eux. Or, il nous semble ... que ces distinctions sont d'abord des catégories de langue, et qu'en fait Aristote, raisonnant d'une manière absolue, retrouve simplement certaines des catégories fondamentales de la langue dans laquelle il pense. Pour peu qu'on prête attention à l'énoncé des catégories et aux exemples qui les illustrent, cette interprétation, non encore proposée apparemment, se vérifie sans longs commentaires.» (BENVENISTE 1966, p. 66)

tout en reconnaissant que:

³⁰ Aristote, *Catégories*, ch. IV.

«Nous discernons immédiatement que la pensée peut spécifier librement ses catégories, en instaurer de nouvelles, alors que les catégories linguistiques, attributs d'un système que chaque locuteur reçoit et maintient, ne sont pas modifiables au gré de chacun; nous voyons cette autre différence [entre pensée et langage] que la pensée peut prétendre à poser des catégories universelles, mais que les catégories linguistiques sont toujours catégories de langues particulières.» (BENVENISTE 1966, p. 65)

De son côté, B. L. Whorf, disciple du grand linguiste anthropologue E. Sapir, s'est étonné de constater la différence de conceptualisation du temps selon qu'il est appréhendé à partir de la langue hopi – langue amérindienne des Etats Unis – ou à partir des langues indo-européennes:

«J'en suis arrivé à la conclusion qu'il est inexact de considérer comme allant de soi qu'un hopi ... a les mêmes notions du temps et de l'espace que nous – notions souvent supposées d'origine intuitive et généralement tenues pour universelles. En particulier, il n'a pas de notion ou d'intuition générale du TEMPS, selon laquelle celui-ci apparaît comme continu s'écoulant régulièrement et dans lequel toute chose de l'univers se meut à la même allure, hors d'un futur, à travers un présent, dans le passé; ou bien, pour renverser l'image, dans laquelle l'observateur est emporté continûment au fil de la durée, à partir d'un passé et en direction d'un futur.»³¹

«Au terme d'une longue étude et après une analyse attentive, on a constaté que la langue Hopi ne contenait pas de mots, de formes grammaticales, de constructions ou d'expressions qui se rapportent directement à ce que nous appelons 'temps'.»

«... Pour le Hopi, le temps disparaît et l'espace est altéré, si bien qu'il n'y a plus d'espace atemporel, homogène et immédiat

³¹ On reconnaîtra là la célèbre méditation sur le temps par Saint Augustin dans les *Confessions* (Livre XI), à l'origine de notre conceptualisation occidentale du Temps.

de notre soi-disant intuition ou de la mécanique newtonienne classique.» (WHORF 1966, pp. 5-7)

B. L. Whorf en arrive à formuler un principe de relativité linguistique:

«On aboutit à ce que j'ai appelé le «principe de relativité linguistique», en vertu duquel les utilisateurs de grammaires notablement différentes sont amenés à des évaluations et à des types d'observations différents de faits extérieurement similaires, et par conséquent ne sont pas équivalents en tant qu'observateurs, mais doivent arriver à des visions du monde quelque peu dissemblables ... À partir de chacune de ces visions du monde, naïves et informulées, il peut naître une vision scientifique explicite, du fait d'une spécialisation plus poussée des mêmes structures grammaticales qui ont engendré la vision première et implicite. Ainsi, l'univers de la science moderne découle d'une rationalisation systématique de la grammaire de base des langues indo-européennes occidentales.» (*Ibid.*, p. 143)

et à douter que l'on puisse élaborer une pensée scientifique indépendante des structures linguistiques des langues qui la supportent.³²

«... la matière, l'espace et le temps newtoniens ne sont pas des notions intuitives. Il s'agit de concepts déterminés par la culture et la langue, et c'est grâce à ces données de base que Newton put les formuler.» (*Ibid.*, p. 107)

³² Si les notions de matière et de temps n'ont pas d'équivalent dans la langue des Hopis, nous ne sommes pas dans une meilleure situation lorsque nous essayons de comprendre à l'intérieur de nos langues indo-européennes les concepts chinois de Yin-Yang et celui encore plus complexe de Tao: «Le Tao qu'on tente de saisir n'est pas le Tao lui-même; le nom qu'on veut lui donner n'est pas son nom adéquat ... Le Tao engendre Un. Un engendre Deux. Deux engendre Trois. Trois engendre tous les êtres du monde» (LAO-TSEU 1967, I, p. 33; XLII, p. 80).

«Les concepts de 'temps' et de 'matière', qui sont des données d'expérience, ne sont pas, dans leur essence, exprimés de la même manière par tous les hommes, mais ils dépendent de la nature de la ou des langues qui ont présidé à leur élaboration. Ils sont liés moins à un quelconque SYSTÈME grammatical (tel que le temps des verbes ou la catégorie des substantifs) qu'au processus de connaissance allant de l'expérience à l'analyse dont les modalités ont été fixées linguistiquement en tant qu' 'expressions reçues', et échappent aux classifications types.» (WHORF 1966, p. 117)

Ces considérations conduisent à l'hypothèse dite de Whorf-Sapir qui peut être exprimée sous une forme quelque peu caricaturale, soit avec une formulation forte, soit avec une formulation faible:³³

«One construal of a relativity hypothesis is the claim that the specific structure of a language *determines* thought, in the sense that a self-conscious speaker can never be free from constraints imposed by it; this is a view that nearly everyone agrees is untenable. An alternative argument is the claim that variable structures of specific languages *influence* thought, in the sense that there may be some identifiable cognitive correlates (outside of the specifically linguistic realm) associated with using a particular language; this a view that nearly everyone can agree with.» (LUCY 1992, p. 3)

Cette hypothèse épistémologique insiste donc sur le *relativisme linguistique*: «ce sont les structures linguistiques d'une langue qui organisent notre conceptualisation du monde». Elle tend à s'opposer à un certain *anti-relativisme*, selon lequel les langues se laissent «traduire» dans un système *globalement invariant* par rapport à la diversité des langues. Ce système globalement invariant serait une sorte de langage indépendant de tous les encodages morpho-linguistiques dans chacune des langues particulières. Le premier modèle qui articulait le langage génotype et les langues phénotypes peut être considéré comme

³³ Le lecteur pourra se reporter à la discussion très intéressante sur l'hypothèse de Sapir-Whorf dans LUCY 1992.

un modèle anti-relativiste. En revanche, le modèle cognitif du langage, que nous avons esquissé dans les paragraphes précédents, n'est ni un modèle anti-relativiste (les représentations cognitives ne sont pas globalement invariantes), ni un modèle relativiste (on fait l'hypothèse qu'il existe des invariants élémentaires constitutifs des représentations cognitives). D'un côté, ce modèle cognitif thématise la non universalité des représentations cognitives: chaque langue, chaque utilisation d'une langue détermine une représentation sémantico-cognitive spécifique à cette langue. Le lexique et les constructions grammaticales d'une langue construisent des représentations cognitives internes à cette langue. Les représentations cognitives construites ne sont donc pas globalement invariantes mais restent partiellement dépendantes des encodages morpho-syntaxiques et du découpage lexical. Les encodages et les choix imposés par le lexique ne sont pas neutres, ils introduisent des effets auxquels les représentations cognitives construites par la langue n'échappent pas. D'un autre côté, le modèle cognitif ne peut pas être considéré comme étant purement relativiste puisque le modèle veut cerner à la fois les invariants nécessaires du langage et également les constructions possibles en mettant en œuvre certains *invariants élémentaires*, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, certaines opérations élémentaires, certains relateurs et certaines catégorisations qui transcendent la diversité des catégories grammaticales et lexicales des langues. Les langues varient par les représentations cognitives qu'elles expriment mais elles ont en commun un certain nombre d'invariants élémentaires abstraits et constitutifs des différentes représentations dans chaque langue. Le modèle peut donc être caractérisé comme étant anti-anti-relativiste.³⁴

Pour résumer notre position épistémologique vis-à-vis de la diversité des langues, nous affirmons que les représentations construites par les énonciations encodées dans une langue

³⁴ En général, la double négation n'est pas identique à l'affirmation. C'est le cas de la négation en logique intuitionniste, interprétée comme l'absurde, qui ne satisfait pas la loi de la double négation: l'absurdité de l'absurdité n'équivaut pas au vrai, contrairement à la négation de la logique classique où «le faux» est en complète dualité avec «le vrai» (le faux du faux équivaut au vrai). De même, ici, l'anti-anti-relativisme des représentations cognitives et anthropologiques construites par le langage n'équivaut pas au simple relativisme.

particulière ne sont pas globalement invariantes mais que les constituants élémentaires de ces représentations et les opérations qui organisent ces constituants sont, eux, les véritables invariants du langage; ces invariants sont abstraits et ont un ancrage dans les domaines de la perception et de l'action plus ou moins intentionnelle. La faculté de langage, propre à l'espèce, et la diversité des langues trouvent ainsi une possibilité d'articulation dans un unique modèle cognitif, plus respectueux des faits empiriques variés et moins «naïf» que le premier modèle trop nettement anti-relativiste. Le modèle cognitif récuse l'hypothèse trop simpliste d'un «langage mental» interne, privé, unique, indépendant des langues qui le manifestent publiquement et des environnements culturels dans lesquels ces langues baignent.

Comment, avec ces positions sur le langage, espérer rétablir la valeur intrinsèque du réalisme scientifique que défend le professeur E. Agazzi? Pour lui, en effet, «la défense de la pleine valeur cognitive de la science est donc ancrée ... dans la défense cohérente du réalisme» (MINAZZI 1996, p. 55). La discussion serait longue mais, pour la simplifier, nous allons considérer que:

«les représentations ne sont pas *ce que la pensée connaît*, mais le moyen par lequel la pensée connaît la réalité, ou, si l'on veut, les différentes *manières* par lesquelles la réalité est présentée à la pensée ou, en général, à nos activités cognitives.» (E. Agazzi in: AGAZZI, MINAZZI et GEYMONAT 1989, p. 82)

Chaque langue est alors «un moyen» pour approcher une réalité sous-jacente, du moins lorsqu'elle exprime des propositions à propos des «objets scientifiques». Or, les langues expriment des significations qui se déploient dans un logos sémantique. Mais Agazzi affirme que le logos sémantique «se transforme en logos apophantique seulement quand une valeur référentielle est associée au logos sémantique.» (MINAZZI 1996, p. 58):

«l'institution du logos apophantique est caractérisée par le fait que, à côté de la signification, se met en évidence le référent, et d'une telle manière qu'il n'est plus indépendant de la

signification. En effet, la recherche du référent demande une activité non linguistique ... qui dans nombre de cas (en particulier dans les sciences), est décidément de type 'pratique', comme par exemple la manipulation technique par des instruments, l'observation dans des conditions créées à propos, et ainsi de suite. Cette activité consiste à *explorer le monde* et non pas à *explorer le langage*.» (E. Agazzi, cité par MINAZZI 1996, p. 59)

Les langues permettent donc de construire des représentations cognitives variables, mais *l'exploration du monde* permet de transformer le logos des significations dans le logos apophantique, «celui à l'intérieur duquel on établit la *notion de vérité*, qui est directement liée à celle de référence» (E. Agazzi).

Bibliographie

- AGAZZI, E., MINAZZI, F. et GEYMONAT, L. 1989: *Filosofia, scienza, verità*, Milano: Rusconi.
- BENVENISTE, E. 1966: *Problèmes de linguistique générale*, Paris: Gallimard.
- BISKRI, I. et DESCLÉS, J.-P. 1996: «Du Phénotype au Génotype: La grammaire Catégorielle Combinatoire Appllicative», in: *Actes de TALN*, mai 1996, Marseille, pp. 87-96.
- CHOMSKY, N. 1979: *Structures syntaxiques*, Paris: Seuil (orig.: *Syntactic Structures*, 1953).
- CULIOLI, A. 1990: *Pour une logique de l'énonciation. Opérations et représentations*, tome 1, Paris: Orphys.
- CURRY, H. B. et FEYS, R. 1958: *Combinatory Logics*, Amsterdam: North Holland.
- DEBIDOUR, V.-H. 1966: «Comment traduire Aristophane?», in: *ARISTOPHANE: Théâtre complet*, vol. II, Paris: Gallimard, pp. 7-8.
- DESCLÉS, J.-P. 1989: «Intermediate representations in the cognitive sciences», in: *Semiotica* 77-1/3, pp. 121-135.
- 1990: *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris: Hermès.
- 1991a: «Les représentations intermédiaires», in: *Revue de Synthèse IV S.*, 1-2, janvier-juin 1990, pp. 33-56.
- 1991b: «La prédication opérée par les langues (ou à propos de l'interaction entre langage et perception)», in: *Langages* 103, septembre 1991, pp. 83-96.
- 1991c: «Langues naturelles et langages artificiels», in: TINLAND, F. e. a. (dir.): *Systèmes naturels et systèmes artificiels*, Seyssel: Champ Vallon, pp. 148-158.
- 1994: «Schéma de lexis», in: *Langage et langues, Hommage à Antoine Culioli*, Paris: PUF, pp. 57-71.
- 1995: «Intelligenza Artificiale e Linguaggio Naturale (Riflessioni epistemologiche)», in: *Interpretazioni attuali dell'uomo: Filosofia, Scienza, Religione*, Naples: Guida Editori, pp. 145-186.
- 1995a: «Langues, Langage et Cognition: quelques réflexions préliminaires», Contributions à l'Ecole d'été de la Société Suisse de Linguistique, Sion, 6-10 septembre 1993, in: *Acta Romanica Basiliensa* 3, juin, pp. 1-32.
- 1996b: Compte-rendu de l'ouvrage de B. Pottier «Sémantique générale», in: *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris X*.
- 1996c: «Cognition, compilation, langage», in: CHAZAL, G. et TERRASSE, M.-N. (éds.): *Philosophie du langage et informatique*, Paris: Hermès, pp. 103-145.
- 1996d: «Abduction and non-observability in language and cognitive sciences», *Colloque sur les hypothèses cachées dans les sciences*, Académie Internationale de Philosophie des Sciences, Parme.

- 1997: «La logique combinatoire est-elle un bon formalisme d'analyse en linguistique?», *Hommage à André Lentin*, Colloque de Sèvres, janvier 1996, Paris: CAMS.
- DESCLÉS, J.-P., GUENTCHEVA, Z. et SHAUMYAN, S. K. 1985: *Passivization in the framework of Applicative Grammar*, Amsterdam: Benjamins.
- FODOR, J. A. 1975: *The Language of Thought*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- FREGE, G. 1969: *Nachgelassene Schriften*, Hamburg: Meiner.
- GUENTCHEVA, Z. 1974: *Présentation critique de la Grammaire Applicationnelle de S. Shaumyan*, Paris: Dunod.
- HARRIS, Z. 1968: *Mathematical Structures of Language*, New York: Interscience Publ.
- JACKENDOFF, R. 1983: *Semantics and Cognition*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- 1987: *Consciousness and the Computational Mind*, Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Langages et langues: Hommage à Antoine Culioli*, Paris: PUF 1994.
- LAO-TSEU 1967: *Tao tö king*, traduit du chinois par Liou Kia-Hway, Paris: Gallimard.
- LAUGIER, S. 1996: «Relativité linguistique, relativité anthropologique», in: *Histoire, Epistémologie, Langage*, Tome XVIII, fasc. 2, pp. 45–73.
- LUCY, J. A. 1992: *Language diversity and thought. A reformulation of the linguistic relativity hypothesis*, Cambridge: Cambridge University Press.
- MINAZZI, F. 1996: «La pensée d'Evandro Agazzi dans le cadre de la philosophie des sciences contemporaine», in: SCHUMACHER, B. et CASTRO, E. (éds.): *Penser l'homme et la science, Betrachtungen zum Thema Mensch und Wissenschaft. Mélanges offerts à Evandro Agazzi à l'occasion de ses soixante ans*, Fribourg, Suisse: Editions Universitaires, pp. 54–67.
- QUINE, W. V. O. 1953: *From a Logical Point of View*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- 1969: *Word and Object*, Cambridge, Mass.: M.I.T. Press.
- 1979: «Facts of the Matter», in: SHAHAN, R. et SWOYER, C. (éds.): *Essays on the Philosophy of W. V. Quine*, Norman: University of Oklahoma Press, pp. 155–169.
- SHAUMYAN, S. 1977: *Applicative Grammar as a Semantic Theory of Natural Language*, Chicago: Chicago University Press.
- 1987: *A Semiotic Theory of Language*, Bloomington: Indiana University Press.
- WHORF, B. L. 1966: *Linguistique et anthropologie*, Paris: Payot (orig.: *Language, Thought, and Reality*, New York: Wiley and Sons 1958).

